

Entretien avec Florence Dupont : Démythifier l'Antiquité

Article issu du numéro mensuel *Sciences Humaines*, n° 251, août/septembre 2013

Et si on cessait de chercher dans l'Antiquité l'origine de notre civilisation ? Pour Florence Dupont, c'est précisément parce qu'ils sont différents que les mondes grecs et latins nous donnent à penser.

« *Le latin est bon parce qu'il apprend à s'ennuyer* », écrivait Stendhal. Avec Florence Dupont, aucun risque. Cette antiquisante à l'œuvre dense et provocatrice s'attache méthodiquement à décaper les études anciennes, quitte à faire bondir sur leurs strapontins poussiéreux quelques-uns de ses collègues. À la version, « *exercice peu intéressant* », elle préfère la subversion, celle qui l'a conduite à comparer l'*Odyssée* à *Dallas* (*Homère et Dallas*, 1991), à briser l'opposition entre culture savante et populaire (*L'invention de la littérature*, 1998), à faire intervenir Rome dans le débat sur l'identité nationale (*Rome, la ville sans origine*, 2011) ou à s'immiscer dans les disputes les plus houleuses sur le genre. Son histoire personnelle, si elle ne saurait à elle seule justifier son œuvre, éclaire cette propension à l'audace. Fille naturelle du célèbre latiniste Pierre Grimal (elle n'a connu l'identité de son père que vers l'âge de 20 ans) et d'une mère communiste, homosexuelle assumée (mariée au Canada), nourrie d'anthropologie historique façon Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, elle confie avoir choisi d'étudier Rome pour libérer son imaginaire. « *Lire, comprendre, critiquer, discuter était mon oxygène* », précise-t-elle. Elle rend la pareille à ses élèves et lecteurs. Avec elle, le latin n'apparaît plus comme cette vieille aristocrate ruinée et passablement aigrie, dont l'étude serait réservée à quelques marginaux privilégiés. C'est la langue de la fête, de la musique, de l'amour, des banquets et Rome devient un continent enfoui grouillant d'histoires et de personnages émancipateurs.

Dans son dernier livre, *L'Antiquité, territoire des écarts*, elle propose de penser les relations entre l'Antiquité et aujourd'hui non en termes de généalogie, mais en termes d'écart. Explications.

Rome et Athènes sont souvent présentées comme la matrice de notre civilisation, notamment par les défenseurs des humanités classiques. Vous récusiez quant à vous cette idée. Pourquoi ?

Parce que c'est une idée fautive et insupportable. Les Grecs auraient été en quelque sorte un peuple élu chargé d'apporter la culture à l'humanité : la philosophie, la science, le théâtre, la démocratie... Des auteurs comme Jean-Pierre Vernant ou Pierre Vidal-Naquet ont bien montré que cette thèse d'un « miracle grec » n'est pas pertinente. Les savoirs ont circulé partout, sans que Rome ou Athènes soient spécialement privilégiées. C'est aussi très déroutant par rapport aux autres civilisations. Les Indiens ou les Japonais sont un peu surpris quand on leur assène que les Grecs ont inventé le théâtre... Les sociétés grecque et romaine ont été des sociétés comme les autres. Cela ne signifie pas que nous n'ayons pas un rapport privilégié avec elles, mais il n'y a aucune raison d'y voir la matrice de toute civilisation. C'est pourquoi je préfère fuir les fausses ressemblances et concevoir l'Antiquité comme un monde différent, avec ses propres traditions de pensée et modes de vie. C'est un continent enfoui dont l'exploration nous permet d'élargir notre connaissance de l'humanité et de ses variantes.

Vous avez intitulé votre livre *L'Antiquité, territoire des écarts*. Pourquoi parler d'Antiquité en terme d'écarts, et non pas en termes de différence, d'étrangeté ou d'altérité, expressions plus claires ?

J'ai choisi cette approche à cause du statut que l'Antiquité grecque et romaine a dans notre monde contemporain. Dans les kiosques, les couvertures des magazines annoncent « la guerre », « les bibliothèques » ou « l'élevage du poulet »... « de l'Antiquité à nos jours ». L'Antiquité fonctionne ainsi comme notre origine fantasmée, comme le point de départ d'un grand récit qui nous donnerait notre identité. C'est pourquoi on ne peut pas penser l'Antiquité comme une culture radicalement autre, tels les anthropologues étudiant la vie des Yanomamis ou des Aborigènes d'Australie. On ne peut pas non plus voir dans Rome ou les cités grecques des mondes clos et cohérents, qui se suffiraient à eux-mêmes, comme par exemple le fait J.-P. Vernant dans *Mythe et pensée chez les Grecs*.

Les Grecs et les Romains sont différents de nous, mais ils ne nous sont pas extérieurs. Ce sont nos sauvages intérieurs. C'est pourquoi, ce qui m'intéresse, c'est de faire jouer les écarts. Aller chercher des altérités antiques mais ensuite revenir ici et maintenant pour voir en quoi cette connaissance d'un passé autre bouscule notre connaissance du monde contemporain.

Comment ce détour par l'Antiquité peut-il concrètement éclairer le présent ? Ne courez-vous pas le risque de l'anachronisme ?

Comme de fausses évidences contemporaines ont été projetées sur l'Antiquité, faire bouger les choses dans l'Antiquité, c'est faire bouger les choses dans l'époque actuelle. Je vous donne un exemple. Il m'arrive de parler du métissage face à des classes de lycées. Le métissage, c'est l'idée que des cultures étrangères et intactes se rencontrent. Or le métissage n'existe pas dans l'Antiquité, pour la raison qu'aucun peuple n'est pensé comme originellement pur. On est toujours dans le mélange. Si l'on revient ensuite à l'époque contemporaine, cela suggère que toute culture, saisie à un moment, peut être décrite comme l'accumulation de rencontres précédentes. Ce qui nous débarrasse d'un certain discours de l'originel, du pur, de l'authentique. Et apaise également les peurs de corruption ou d'altération. Le seul inconvénient est de se fâcher avec tout le monde. Les militants de la cause métisse nous disent : « *Le métissage, c'est la rencontre des Blancs et des Noirs.* » Nous leur répondons : « *Non, les Blancs et les Noirs n'existent pas en soi, ce sont des affirmations identitaires récentes.* » Il en va de même concernant la famille. Les adversaires du mariage homosexuel auront beau chercher, ils ne trouveront pas l'origine de notre famille actuelle dans l'Antiquité. De l'autre côté, les défenseurs du « mariage pour tous » chercheront en vain dans l'Antiquité la trace d'un mariage homosexuel. Non seulement il n'y a pas vraiment de mariage, du moins en tant qu'institution civique, mais pire ! Il n'y a pas d'homosexuels dans l'Antiquité...

Il n'y a pas d'homosexuels dans l'Antiquité ? Voilà qui est très contre-intuitif...

Paul Veyne a eu une formule célèbre : la sexualité antique n'est pas sexuée. Autrement dit, il n'y a pas d'homosexuels, parce ce qu'il n'y a pas d'identité sexuelle : un individu n'est jamais défini par le fait qu'il préfère les hommes, ou les femmes, ou les petits garçons... J'irai même plus loin : il n'y a pas de sexualité non plus, car le comportement sexuel n'est jamais pensé comme un domaine autonome, mais s'intègre dans une continuité de comportements de plaisir : la nourriture, la boisson, la musique... La seule morale à Rome, c'est de contrôler ses désirs quels qu'ils soient. Sinon, tout le monde se moque de savoir le sexe du partenaire. En revanche, on s'attend à ce qu'un glouton soit

excessif en tout : qu'il débauche les femmes de ses amis, fasse des excès sexuels avec des hommes, danse sur de la musique orientale... Tout cela va ensemble.

Il existe des figures étranges, voire choquantes pour nous. Dans une satire (au I^{er} siècle ap. J.-C.), Perse parle d'un jeune esclave d'une douzaine d'années adopté par un officier de l'armée. Cet enfant était à la fois le fils adoptif de son père et son jeune amant ! Le poème fait une description attendrie de ce jeune garçon qui, le matin, donne des baisers fougueux à son père avant de partir à l'école. Tout cela ne posait aucun problème moral, dans la mesure où les comportements étaient réglés et maîtrisés.

Vous lancez un cycle de master class, destiné aux professeurs de lycées et classes préparatoires, consacré, entre autres, à la famille antique. Comment votre « méthode des écarts » permet-elle de discuter une telle notion ?

L'idée contemporaine de famille, qu'on pense consistante, se dissout dans l'Antiquité. Cette notion rassemble aujourd'hui des pratiques qui, dans d'autres cultures, passées ou présentes, sont pensées séparément : le mariage, la filiation, la parenté, l'héritage. Par exemple, à Rome, la filiation passe par le père qui seul reconnaît son enfant. Un homme peut donc adopter et être père sans être marié. En revanche, il n'a le statut de père (*pater*) qu'à la condition que son propre père soit mort. Filiation, mariage et paternité sont disjoints.

C'est là qu'il y a de l'écart : nous ne sommes pas dans l'altérité absolue, puisque nous reconnaissons des usages comparables aux nôtres. Mais en même temps, ce qu'on y reconnaît est différent de nous. Je peux aussi prendre l'exemple du mariage. Nos manuels d'histoire parlent toujours de la *confarreatio*, cérémonie au cours de laquelle les deux mariés partageaient une galette d'épeautre. En réalité, ce rituel concernait essentiellement le prêtre de Jupiter Capitolin et quelques familles très « vieux jeu ». Il y avait plusieurs formes de mariage, mais jamais d'acte enregistré, juste une fête de famille. Le mariage le plus courant était l'*usus*, l'usage : un homme et une femme sont considérés comme mariés tout simplement au bout d'une année de vie commune. Voilà donc une société où chacun peut choisir sa forme de mariage, qui reste un acte privé. Nous découvrons ainsi des gens, que nous tenons pour nos ancêtres, qui vivent, ressentent et pensent différemment.

Vous avez travaillé successivement sur la cuisine, l'érotisme, la musique, le théâtre, autant d'objets qui relèvent de la sensibilité, voire de la sensualité. Est-ce une façon pour vous de rompre avec une vision intellectuelle de l'Antiquité ?

Oui, je crois que l'on a beaucoup trop intellectualisé l'Antiquité. Par exemple, les histoires de la littérature latine s'intéressent systématiquement à la « philosophie » des poètes. Horace ou Virgile étaient-ils épicuriens ? Pythagoriciens ? Stoïciens ? Quelle était leur vision du monde ? Ce n'est pas ce qui m'intéresse. Je préfère rappeler que les odes d'Horace étaient chantées, et leur rendre leur musique plutôt qu'y chercher à tout prix une pensée profonde. C'est plus difficile, car il s'agit de reconstituer un événement, de retrouver les indices qui permettraient de savoir ce que vivaient les Romains quand ils écoutaient les *Bucoliques* au théâtre, chantaient les *Odes* dans des banquets.

Cette reconstitution est très compliquée à imaginer pour Rome, parce que tout ce qui relève du plaisir y est grec sans être pour autant étranger aux Romains. Chanter en grec est une façon d'être romain. Un poète comme Horace cherchait à faire chanter le latin comme le grec chantait pour lui. C'est le

principe du western spaghetti qui est un vrai western, mais n'est pas, de toute évidence, un western américain. Il y a un double plaisir : le plaisir du western en soi, et le plaisir de sa variante, sans que rien d'italien y soit expressément affirmé. C'est ce qui se passe avec la poésie romaine en latin. L'écart permet non seulement de mieux comprendre la poésie romaine, mais il contribue aussi à remettre en question la notion d'identité culturelle.

Qu'il s'agisse d'identité culturelle, nationale ou sexuelle, vos travaux semblent obsédés par cette question de l'identité... Quels sont vos rapports à la philosophie ?

Je me trouve souvent en conflit avec une certaine vulgate philosophique. Car selon moi les fameuses questions prétendument éternelles – « qui suis-je ? », « d'où je viens ? » – ne se posaient pas dans l'Antiquité. Aujourd'hui, l'époque nous impose de penser que tout individu doit se construire une identité, se rattacher clairement à une lignée et une culture, faute de quoi il se sentirait mal. Ça n'a pas toujours été le cas. À Rome, l'affirmation identitaire n'est pas problématique. Personne ne s'intéresse à la question « Qu'est-ce qu'être romain ? » en termes existentiels. L'identité romaine se résume à la citoyenneté politique. Un Romain est défini par sa *dignitas*, c'est-à-dire une place qui le situe dans la hiérarchie sociale et implique d'emblée un réseau de solidarités verticales et horizontales. Pris dès la naissance dans ce réseau, il n'a pas besoin de chercher une quelconque « essence » identitaire.

Je pense donc que notre forme d'inquiétude identitaire est récente. À mon avis, elle s'est développée à partir du XIX^e siècle, lorsque les individus ont cessé d'être les sujets d'un roi et plus généralement de se définir dans le monde par rapport à une allégeance personnelle. L'affirmation identitaire serait ainsi liée à une forme progressive de démocratie.

N'y a-t-il pas un risque, à toujours vouloir déconstruire les évidences contemporaines : celui de démunir la pensée sans rien lui offrir en échange ?

Mon but n'est pas de délégitimer les travaux de nos collègues historiens et philologues, qui enrichissent les connaissances sur l'Antiquité, mais d'ajouter une inventivité nouvelle. Je prône une dynamique, non une déconstruction définitive. Un bon exemple en est fourni par les travaux d'une architecte, enseignante à l'université Bordeaux-III, Sandrine Dubouihl, qui a participé à nos journées d'études en 2013. Elle a montré que le fameux théâtre grec avec ses gradins en « amphithéâtre » était une projection rétrospective, que l'espace théâtral au V^e siècle av. J.-C. n'était pas construit, n'était pas un édifice. Ce qui fait bouger toutes nos représentations sur le théâtre antique.

Mais cette découverte n'implique pas qu'il faille démolir les théâtres ou cesser d'en construire. Elle rappelle qu'il y a une autre tradition que le théâtre institué par son édifice dans notre passé théâtral occidental. Du coup, cela met fin à une séparation : le théâtre de rue d'un côté, le théâtre dans les édifices de l'autre. Pour les metteurs en scène, cet écart devrait permettre une créativité supplémentaire. L'idée est ainsi toujours d'être « en plus ». Soyons multiples !

Vous vous définissez comme « antiquisante », mais au fond, le monde contemporain ne vous intéresse-t-il pas plus que le monde antique ?

Je pense qu'ils ne sont pas dissociables. Ni pour les antiquisants, qui ont intérêt pour leur survie à s'intéresser aux débats contemporains, ni pour personne, car il en va de notre mémoire à tous. Je suis

allée récemment à Beyrouth, invitée à un colloque à l'université Saint-Joseph. J'ai appris qu'on n'y enseignait pratiquement plus ni le latin ni le grec. Pour le Liban, c'est une catastrophe intellectuelle, mais aussi humaine. Car une mémoire commune et multiple, latine et grecque, païenne et chrétienne a longtemps uni les rives de la Méditerranée.

Enseigner les langues anciennes, c'est réintroduire la multiplicité des origines. Si vous dites à des religieux fondamentalistes, quels qu'ils soient : « *Vous savez, vos ancêtres ont été des Grecs, puis des Romains polythéistes, puis des Romains chrétiens... Vous avez tout ça dans votre mémoire* », il y aurait de quoi les faire réfléchir ! Nous avons tous ainsi des identités multiples parmi lesquelles chacun peut piocher. Le faire savoir le plus largement possible me semble important.

C'est aussi l'une des grandes leçons de l'Empire romain : chaque cité avait sa langue, ses coutumes et en même temps, tous étaient d'une façon ou d'une autre citoyens romains. L'humanité y était simultanément une et multiple. Rien que savoir cela, je trouve, insuffle de l'imagination dans les possibilités sociales et politiques.

Florence Dupont

Professeure émérite à l'université Paris-7, Florence Dupont fait partie des derniers grands « antiquisants » français depuis les disparitions de Pierre Vidal-Naquet, Jean-Pierre Vernant ou Jacqueline de Romilly. Auteure d'une œuvre dense tant sur la Grèce que sur Rome, elle vient de signer un livre d'entretiens avec Pauline Colonna d'Istria et Sylvie Taussig : L'Antiquité, territoire des écarts, Albin Michel, 2013.

Des master class sur l'Antiquité grecque et romaine

Destinés aux enseignants du secondaire et des CPGE, des master class sur ce thème de l'écart sont organisés à Paris et en Provence tout au long de l'année scolaire 2013-2014.

Comment aborder l'Antiquité ? Et quel usage en faire aujourd'hui ? Qu'est-ce que l'Antiquité « fait » au monde contemporain ? Ces questions doivent servir de fil rouge à ces ateliers, animés par des enseignants et chercheurs (philosophes, anthropologues, littéraires, historiens...) réunis autour de **Florence Dupont**. Ces *master class* porteront sur des thèmes transversaux comme la famille, le genre, mythe et récits, oralité et écriture, l'étranger, le personnage, etc. Ils doivent permettre la diffusion des résultats d'une recherche interdisciplinaire, en cours, sur le thème de l'écart. Cette notion permet de remettre en question certaines ressemblances illusoires entre l'Antiquité et la Modernité et de penser des catégories modernes (par exemple la philosophie, prétendument enracinée dans la culture grecque, ou le droit naturel, dans la culture romaine) selon une autre historicité.

Dates et sujets

Les master-class auront lieu à **Paris-Diderot, Grands Moulins**, accueillies par l'Institut des Humanités (Jean-François Cottier) de 14H à 17h.

13 novembre 2013 master-class 1 : *La vie de Néron* (Suétone) : questions de genres.

8 février 2014 master-class 2 : La famille dans l'Antiquité.

14 mai 2014 master-class 3 : Le mythe (philosophie et littérature comparée).

Renseignements et inscriptions : <http://institutdeshumanités.fr>